

Un grand modèle

Atom Egoyan and Gérard Grugeau

Number 126, March–April 2006

Jean Pierre Lefebvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Egoyan, A. & Grugeau, G. (2006). Un grand modèle. *24 images*, (126), 25–25.



Atom Egoyan

Un grand modèle

Jean Pierre Lefebvre est le premier cinéaste canadien à m'avoir inspiré. Ce qui, je sais, peut paraître étrange de la part d'un Canadien anglais. On s'attendrait plutôt, j'imagine, à ce que ma première influence vienne de quelqu'un de plus évident, comme David Cronenberg ou l'un des grands talents de l'Office national du film du Canada. Mais à la charnière des années soixante-dix et quatre-vingt, quand je me suis mis à caresser l'idée d'entreprendre une carrière de cinéaste, Jean Pierre Lefebvre était pour moi la figure de référence parfaite.

Dès que j'ai découvert des films comme *Les dernières fiançailles*, *Avoir 16 ans*, *L'amour blessé* et même *Q-bec my love*, j'ai reconnu là une œuvre profondément personnelle et clairement en opposition avec les films cyniques tournés à l'époque au Canada anglais à coups de crédits d'impôts. Je me souviens très clairement que *Q-bec my love* avait aussi pour titre – clin d'œil malicieux à la Godard – « Un succès commercial ». Ce qui m'enchantait dans ces films, c'était leur mélange singulier de recherche formelle, de grande force émotionnelle et d'intelligence espiègle. Pour être tout à fait franc, j'étais aussi impressionné par le fait que ces films avaient trouvé un public international. Je connaissais à l'époque les nombreux voyages de Jean Pierre à Cannes, et cela me permettait de rêver.

Oui, telle était pour moi la force particulière du travail de Jean Pierre. Il permettait à un jeune cinéaste de rêver. Ses méthodes de production étaient toujours modestes et il n'a jamais cédé aux sirènes grandiloquentes de la production commerciale. Il tournait avec soin chacun de ses films en fonction de l'idée qu'il se faisait du public. Et comme son travail était résolument personnel et profondément réfléchi, il n'a jamais fixé ses ambitions en pensant à un public de masse. Pour un cinéaste comme moi qui débutait sa carrière, c'était là une voix éminemment libératrice. Savoir que quelqu'un travaillait avec un budget dérisoire et un petit groupe d'amis sonnait comme une bénédiction.

Les fleurs sauvages est le film qui a changé le cours de ma carrière. J'avais vingt-et-un ans quand j'ai appris qu'il avait gagné le Prix de la critique internationale à Cannes. Je venais de terminer mon premier court métrage, *Open House*, et je me demandais alors comment faire pour devenir cinéaste. Quand j'ai vu ce film magnifique quelques mois plus tard, j'ai quitté la salle littéralement transporté. J'aimais le sentiment de malaise que dégageait le film ; sa façon d'inviter le spectateur à prendre une part active, à regarder les images en s'y engageant de façon personnelle. Je n'ai jamais trouvé lents ou pénibles les moments où l'un des personnages a le regard perdu dans le vague pendant de longues périodes. J'étais vraiment là, bien présent.

Des années plus tard, Jean Pierre et moi sommes devenus amis (j'ai même tourné une scène d'amour avec ma femme dans un de ses films!). Je me souviens d'avoir été troublé par la suite des choses. Je voyais Jean Pierre lutter pour financer ses films et j'ai constaté – avec peine – que les directeurs de

festivals et les critiques délaissaient l'artiste qu'ils avaient encensé. Moi qui chérissais tant l'esprit de son travail, je réalisais que la production et la distribution de ses films étaient constamment à la merci de gens capables d'expliquer et de défendre leurs décisions. Dans la nouvelle conjoncture, le commerce imposait sa logique dure et implacable. Alors qu'il devenait plus facile de tourner grâce à l'avènement de la technologie numérique, le caractère atypique de la démarche Jean Pierre – du fait que ses images étaient en quelque sorte sacrées et demandaient à être abordées avec égard et attention – semblait désormais convenir davantage à une galerie d'art qu'à une salle de cinéma.

C'est pourquoi je suis si heureux de la tenue d'une rétrospective à la Cinémathèque québécoise. J'espère qu'elle permettra à une nouvelle génération de découvrir cette œuvre importante. Dans ses meilleurs films, Jean Pierre Lefebvre atteint à une forme d'équilibre soigneusement maîtrisée qui allie la curiosité, la compassion, l'engagement et le doute, et il le fait de façon saisissante, puissante et inoubliable. Cette œuvre demande ainsi à être regardée avec attention, respect et générosité. ■

Novembre 2005
Traduction : Gérard Grugeau

Les fleurs sauvages (1982).

